

# Edgar Morin : « Il faut une nouvelle politique de civilisation »

Pour le sociologue Edgar Morin, la crise actuelle est liée à la dégradation de la planète, elle-même due à un déchaînement des forces économiques. C'est donc la philosophie néolibérale qu'il va falloir changer.

WILLIAM BOURTON

**D**u haut de ses 98 ans, le grand sociologue Edgar Morin a connu plus d'une période dramatique pour le monde, à commencer par la Deuxième Guerre mondiale, dont il a vécu la tragédie et l'angoisse, les armes à la main, au sein de la Résistance. C'est une menace d'une autre nature qui l'oblige aujourd'hui à se tenir à couvert. Une catastrophe sanitaire, sociale et économique contre laquelle le père de la « pensée complexe » nous avait mis en garde dans des essais prophétiques comme *Terre-Patrie* (Seuil, 1993), *Vers l'abîme* (L'Herne, 2007) ou *La Voie* (Fayard, 2011).

**Avez-vous été surpris par l'intensité de l'épidémie et ses conséquences ?**

Les épidémies, ce n'est pas nouveau, mais ce qui est nouveau, c'est qu'une épidémie aussi rapide et mystérieuse déclenche aussitôt une mesure de défense ultime qu'est le confinement collectif et défensif. Sous l'Occupation, il y avait parfois des couvre-feux imposés par les autorités, mais ce n'était pas un confinement quotidien. Ce qui est nouveau aussi, c'est que ce confinement provoque, par la force des choses, un ralentissement économique énorme, qui déclenche une crise de nature planétaire puisque la plupart des pays font de même. On a donc affaire à un événement d'ampleur mondiale et de caractère historique tout à fait nouveau.

*Ce qui est nouveau, c'est qu'une épidémie aussi rapide et mystérieuse déclenche aussitôt une mesure de défense ultime qu'est le confinement collectif et défensif*

”

**Faites-vous un lien entre cette crise sanitaire et l'exploitation déraisonnable de la Terre, que vous dénoncez depuis longtemps ?**

Il y a une corrélation, par différents relais, entre ce nous vivons actuellement et le grand problème de la dégradation générale de la planète et des conditions de vie. Le trait commun, c'est que cette dégradation de la planète est due à un déchaînement des forces économiques, elles-mêmes animées par une recherche effrénée du profit, qui dirige la mondialisation.

Cette recherche effrénée du profit, qui se manifeste sur le plan politico-économique par le néolibéralisme, a non seulement causé d'énormes dégâts environnementaux, mais elle s'est traduite, en Europe, par une réduction systématique des crédits alloués à la recherche et à la santé et par une transformation des services publics sanitaires en entreprises commercialisées, comme si les patients étaient des marchandises en stock que l'on pouvait plus ou moins gérer.

Le lien avec la situation épidémiologique que nous vivons est donc clair, même s'il est indirect et fait de mul-

tiples phénomènes qui interagissent.

**Des voix plaident aujourd'hui une sorte de « démondialisation » ; cela vous semble-t-il pertinent ?**

Il y a une dizaine d'années, j'ai publié un livre qui s'appelle *La voie*, qui essayait de dessiner d'autres politiques que celles qu'on suivait dans le monde. Je donnais un double impératif fait de deux exigences qui, en apparence, semblent contraires : mondialiser et démondialiser. Mondialiser, cela veut dire continuer tout ce qui est de l'ordre de la coopération, tout ce qui est sain et positif dans la mondialisation. Mais il faut aussi démondialiser, c'est-à-dire sauver des territoires qui tendent à devenir des déserts économiques et humains, et sauvegarder pour chaque nation un minimum d'autonomie vivrière et d'autonomie sanitaire. Ainsi il faudra tirer les conséquences du fait qu'aujourd'hui, la plupart des médicaments viennent de Chine et d'Inde - y compris les masques. Il faudra faire revenir un minimum de souveraineté sur ces choses : souveraineté nationale ou européenne, si l'Europe réussit - ce dont je doute, hélas !, mais on peut espérer - à créer une nouvelle et vraie communauté en lieu et place de la bureaucratie actuelle. Donc je pense qu'il faut à la fois mondialiser et démondialiser alors que la plupart des esprits plaident pour l'un ou pour l'autre. Il faut tenir compte du fait que la mondialisation techno-économique crée une interdépendance entre tous, mais que cette interdépendance n'a apporté aucune solidarité. Il nous faut une altermondialisation de solidarité, de protection de la planète, de la communauté de destin humaine. Il faut donc repenser tout cela sans point de vue unilatéral ni simplificateur. Il y a d'autres voies politiques et économiques qui sont possibles, et notamment une voie économique de relance qui s'appuie sur la problématique écologique globale.

**Vous disiez ne pas faire confiance à l'Europe ?...**

Je suis devenu de plus en plus pessimiste car je suis bien forcé de constater que les desseins généreux des fondateurs se sont évanouis sous la pression de la bureaucratie et d'énormes intérêts financiers. Ainsi, j'ai vu tout récemment que la Commission avait confié une étude sur l'environnement à la société américaine BlackRock (important gestionnaire d'investissements mondial pour le secteur bancaire et la production d'énergie fossile, NDLR), qui est justement l'ennemi de tout souci écologique... C'est éclairant ! Et je ne parle pas des migrants, de la Grèce, de l'impuissance actuelle à mutualiser une dette énorme. Donc, l'Europe, c'est un squelette - je souhaite que ce squelette ne se décompose pas totalement. Mais il faudrait créer une nouvelle communauté autour d'un certain nombre de desseins, comme une politique écologique - c'est-à-dire aussi de la qualité de la vie - du rapatriement d'un certain nombre de productions nécessaires à un minimum vital d'autonomie, notamment sanitaire.

**Le danger, c'est le retour à un nationalisme identitaire...**

Effectivement. Bien avant la crise du coronavirus, l'avenir était devenu de plus en plus inquiétant. Et quand il y a



Edgar Morin, le 28 février dernier, lors de l'hommage national rendu à Jean Daniel, aux Invalides à Paris.

© PHOTO NEWS

*Quand il y a répétition de crises, l'angoisse conduit à des replis sur soi et à la recherche de « coupables », qui ne sont souvent que des boucs émissaires. Donc, oui, la situation est sérieuse*

”

répétition de crises, l'angoisse conduit à des replis sur soi et à la recherche de « coupables », qui ne sont souvent que des boucs émissaires. Donc, oui, la situation est sérieuse. D'autant plus que, depuis une dizaine d'années au moins, on est entrés dans une période de régression générale sur la planète, c'est-à-dire partout une crise de la démocratie, une corruption générale des pouvoirs provoquée par les puissances financières, avec l'apparition de régimes néo-autoritaires ou de présidents hyperdémagogues, comme aux États-Unis ou au Brésil. Cette tendance existe même en Europe, en Hongrie ou en Pologne par exemple. Et, malheureusement, la conjoncture actuelle favorise l'émergence du pire, du renfermement sur soi : sur sa nation, sur son ethnie, sur sa religion. Autant le patriotisme est une chose saine, autant ce nationalisme a toujours quelque chose d'agressif et de méchant. Et il se développe aujourd'hui.

**Rédemption ou régression : comment voyez-vous le « monde d'après » (crise sanitaire) ?**

S'il y avait deux chemins bien tracés, ce serait facile... mais l'incertitude est beaucoup plus grande. Tout dépendra, à la sortie du confinement, de l'ampleur de la crise économique, qui pourrait provoquer une fermeture des frontières dans chaque pays ou, au contraire, provoquer une coopération internationale. Première incertitude. Deuxième incertitude : est-ce que la volonté d'une vie plus saine, acquise dans le confinement, ne va pas tomber ? Après chaque guerre mondiale, on s'est dit que le monde allait changer, que ce n'était pas possible que cela recommence et pourtant, au bout d'un certain temps, les choses ont bel et bien recommencé. Donc on ne sait pas : il y a une incertitude globale. Dans cette incertitude, la pire possibili-

**Une forte influence**

Edgar Morin, né en 1921, est sociologue, directeur émérite au CNRS et docteur *honoris causa* de vingt universités. Son travail, traduit en vingt-sept langues, a exercé une forte influence sur la réflexion contemporaine. Son œuvre majeure, *La méthode* (six volumes publiés entre 1977 et 2004), affronte, dans une démarche constructiviste, la difficulté de penser la complexité du réel.

té serait une barbarie à l'échelle planétaire. Une autre serait une barbarie à des échelles localisées, avec des îlots préservés. Une autre serait le rétablissement d'un minimum de coopération internationale. Une autre encore serait une prise de conscience générale pour la sauvegarde de la vie sur la planète Terre et qu'à ce moment-là, on abandonne le dogme du néolibéralisme que j'ai évoqué plus haut. Une nouvelle politique de civilisation, autour de valeurs comme la liberté, la fraternité, la solidarité, comme je l'ai développé dans *La voie*, est possible. Je l'espère, je le voudrais, mais je ne peux pas surestimer les forces positives.

**Au niveau individuel, on a vu renaître un certain nombre de comportements « vertueux », en termes de « souci des autres » par exemple. Le sociologue que vous êtes a-t-il été surpris ?**

J'ai toujours diagnostiqué, dans tout être humain, une potentialité égoïste et une potentialité altruïste, une potentialité à faire dominer le « moi, je » et une potentialité à s'intégrer harmonieusement dans une collectivité, à se consacrer au bien d'autrui, voire à donner sa vie. Malheureusement, notre civilisation a tendance à favoriser l'égoïsme et l'égoïsme, à détruire beaucoup de solidarités qui étaient endormies pouvaient se réveiller. J'ai été très content de ce réveil, mais je savais que ces solidarités n'étaient pas mortes. Même sous leur forme la plus symbolique - quand, par exemple, on applaudit le personnel médical depuis son balcon -, elles ont quelque chose de reconfortant. Le sentiment de solidarité nationale est également très positif aussi longtemps qu'il n'est pas hostile aux autres nations. Et j'espère évidemment que tout cela pourra survivre.